

BROWN, Craig, dir., *Histoire générale du Canada*. Montréal, Boréal, 1988. 694 p. Édition française dirigée par Paul-André Linteau.

Jocelyn Létourneau

Volume 43, numéro 1, été 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304772ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304772ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Létourneau, J. (1989). Compte rendu de [BROWN, Craig, dir., *Histoire générale du Canada*. Montréal, Boréal, 1988. 694 p. Édition française dirigée par Paul-André Linteau.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43(1), 104–107. <https://doi.org/10.7202/304772ar>

BROWN, Craig, dir., *Histoire générale du Canada*. Montréal, Boréal, 1988. 694 p. Édition française dirigée par Paul-André Linteau.

Pierre Savard mentionnait un jour qu'écrire une synthèse c'est mettre de l'ordre dans la mémoire collective d'une communauté. Or, quelle mémoire du Canada nous présente-t-on dans le présent ouvrage? Je dirai simplement: une mémoire lucide. En d'autres termes, pas de ces envolées inutiles qui pourraient laisser croire que la réalité du Canada était déjà contenue en germe dans le geste de Cartier en 1534; pas de destinée téléologique accolée à l'histoire d'un pays dont on a encore de la difficulté à cerner la réalité en 1989; pas de dérobade devant le caractère éclaté de ce méga-espace politique qu'on appelle le Canada; et pas de faux-fuyants devant cette constante dans l'attitude des Canadiens français et des Canadiens anglais vis-à-vis des autres: l'intolérance, le sectarisme, parfois le racisme.

Structuré autour de six chapitres comportant environ 110 pages chacun, l'ouvrage couvre l'histoire du Canada depuis les migrations intercontinentales des premiers habitants de l'espace nord-américain jusqu'aux tribulations des hommes et des femmes politiques contemporains. La chronologie retenue pour marquer les grandes étapes de l'évolution historique du pays est assez conventionnelle: des origines à 1600 («La rencontre de deux mondes»); 1600-1670 («La Nouvelle-France et ses rivales»); 1760-1840 («Aux confins de l'empire»); 1840-1900 («Un défi continental»); 1900-1945 («Triomphe et revers du matérialisme»); 1945-1988 («Crises d'abondance»). Aucun fil directeur ne semble avoir été privilégié par les auteurs pour donner une cohérence toute faite à l'évolution historique du Canada. Il s'agissait plutôt de montrer comment les habitants ont vécu et travaillé, aménagé leurs rapports collectifs, résolu leurs conflits, exploité leur territoire, protégé leurs intérêts et participé

à l'organisation des relations politiques et économiques entre nations. Ce choix, approprié dans les circonstances, ne peut mener le lecteur qu'à une conclusion raisonnable, à savoir que le hasard et la nécessité, le tâtonnement et l'indifférence, les erreurs et les compromis, les stratégies fines et les maladresses, les paris et les incertitudes ont été et demeurent au coeur de l'expérience canadienne.

L'intérêt de cette synthèse est double: d'abord, par les éléments d'interprétation qu'elle propose au lecteur, elle tend à «insécuriser» la mémoire collective des Canadiens envers plusieurs épisodes de leur histoire nationale; ensuite, parce qu'il s'agit précisément d'une histoire générale du Canada, elle permet de relativiser cette fameuse spécificité du Québec par rapport à l'évolution des autres provinces.

En examinant l'ouvrage, le lecteur apprend par exemple que les nations amérindiennes commerçaient intensément entre elles et ce, bien avant l'arrivée des Européens; que les autochtones n'étaient pas toujours perdants dans leurs échanges avec les Blancs; que l'ordre chrétien ne constituait pas l'horizon indépassable des pratiques quotidiennes des habitants de la Nouvelle-France; que la violence, les rivalités et les guerres ponctuant régulièrement la colonie trouvaient leur fondement dans l'économie politique du commerce des fourrures; et que le milieu campagnard a été, de tout temps, marqué par les inégalités sociales et la production de surplus économiques exportés régionalement ou à l'échelle internationale.

Il apprend aussi que la «fidélité à la patrie» était une notion bien relative chez nombre d'explorateurs et de coureurs de bois; que la conquête de la Nouvelle-France fut, d'abord, un épisode spectaculaire des luttes que se sont livrées les pays européens pour le contrôle des routes commerciales internationales; que, pour la majorité des Canadiens, la vie reprit son cours habituel dans les années qui suivirent la victoire anglaise; que la fin des années 1830 fut marquée par des troubles dans le Bas-Canada, certes, mais aussi dans le Haut-Canada, traduisant ainsi une situation tendue dans les deux colonies; que ces hommes et ces femmes «hardis, énergiques, vertueux et tenaces», qu'on disait peupler le Canada depuis toujours, procédaient de l'imagination autant que de la réalité; et que l'autorité des seigneurs au sein des communautés agricoles était loin d'être absolue.

Il apprend de plus que les innovations technologiques apparaissant en Europe ou aux États-Unis étaient rapidement assimilées au sein de la société canadienne; que le gouvernement britannique joua un rôle important dans la mise en oeuvre du projet confédératif; que le travail des enfants était une composante fondamentale du cycle de survie des familles ouvrières; et que la politique de négociation préconisée par le gouvernement fédéral avec les Indiens de l'Ouest s'explique en bonne partie par des considérations financières (on ne voulait pas qu'une guerre avec les Indiens entraînant des déboursés comparables à ceux engagés aux États-Unis).

Il apprend enfin que l'agitation des Métis ne fut pas une réaction à la Police montée mais à un gouvernement trop lointain; que les ranchers de l'Ouest étaient souvent des professionnels huppés; que les communautés religieuses permirent à plusieurs femmes de poursuivre des carrières qui ne leur étaient

guère accessibles dans la vie civile; et que les dépenses fédérales triplèrent entre 1946 et 1961.

On rétorquera que plusieurs de ces thèses sont déjà connues des spécialistes. Certes, mais elles n'ont pas été assimilées dans la mémoire collective des Canadiens, qui continuent de se représenter leur histoire nationale à travers certaines visions classiques mais coriaces. C'est pourquoi l'ouvrage, à cause même de son statut de synthèse dédiée à un large public, pourrait contribuer à remettre en cause plusieurs versions d'histoire dont on sait les limites.

Nous avons ici affaire à une histoire générale du Canada. C'est dire que l'évolution particulière de chacune des provinces n'est pas traitée de manière détaillée. Il s'agit pourtant d'un deuxième point fort du livre en ce sens que le lecteur est continuellement obligé de relativiser ce qu'il croyait spécifique à sa province pour plutôt remettre les choses dans un contexte plus large. Par exemple, on peut lire que les doléances de Maurice Duplessis envers le gouvernement fédéral au cours des années 1950 étaient partagées par certains de ses collègues premiers ministres. On écrit aussi, idée intéressante, qu'au cours de cette même période «le Québec s'est rapproché des normes nord-américaines [et qu'il a subi] [...] la pression d'une culture universelle et de valeurs égalitaires transmises par la télévision». Dommage que ces arguments, qui auraient pu permettre à l'auteur d'échapper aux idées reçues concernant le caractère traditionaliste du Québec (axiome expliquant tous les maux de la province), soient noyés dans le discours habituel portant sur le Québec des années 1950: une société qui n'accède pas à la modernisation, qui est en retard sur les provinces voisines et qui ne se rapproche du reste du pays qu'avec la Révolution tranquille. Ce discours, appuyé par cinq illustrations dont l'effet de conviction a été on ne peut plus exploité (Duplessis flanqué de Mgr Charbonneau et d'un policier de la police provinciale; cette même police intimidant les grévistes d'Asbestos; Lesage, Lévesque et Johnson, bâtisseurs et nouveaux porteurs de modernité; la renaissance et l'ouverture du Québec incarnées par la construction de la Place Ville-Marie et Expo '67), est pourtant de plus en plus intenable. Une synthèse qui prétend être de son temps aurait dû éviter de reprendre cette interprétation qui apparaît très liée aux enjeux d'une époque. Mais une synthèse est toujours, aussi, l'expression de la mémoire collective d'une génération...

Au total cependant, l'ouvrage possède beaucoup de qualités: il est bien écrit (encore que les débuts de chapitres répètent parfois certains éléments d'information transmis plus tôt) et captive le lecteur. Les illustrations, nombreuses, agrémentent le récit. Souvent, on mentionne dans la note accompagnant une illustration que celle-ci dépeint une réalité ou une situation de manière fictive. Savoir si ces mentions empêcheront qu'une *image dans l'histoire* devienne, pour le lecteur, une *image de l'histoire*, est une gageure que je ne ferais pas. Autre point positif: les chapitres ne sont pas subdivisés suivant le modèle classique du «plan tiroir» (économie, société, politique, civilisation; provinces atlantiques, provinces centrales, pacifique). Au contraire, on aborde et on agence bien les différents aspects du vécu d'une société: le quotidien des gens ordinaires, les actions des personnages connus, les contraintes structurelles découlant de l'insertion du Canada dans les relations politiques et économiques internationales. Seul le dernier chapitre va à l'encontre de ce bel équilibre en insistant trop, à mon avis, sur les faits marquants de la politique

canadienne. Par ailleurs, l'ouvrage ne s'épuise pas dans la description plate. Le niveau d'analyse recherché par les auteurs est élevé, ce qui me semble un avantage. En effet, trop de synthèses se complaisent dans la nomenclature des faits et des événements en évitant toute interprétation. Ici, nous avons affaire à des auteurs qui ne reculent pas devant les prises de position. On apprend ainsi que les Européens, des missionnaires à l'État en passant par les commerçants et les agriculteurs de l'Ouest, ont joué un rôle important dans la destruction physique et culturelle des communautés amérindiennes. On apprend également que c'est à la suite d'une neutralité ambiguë que les Acadiens réussissent à maintenir un *modus vivendi* délicat avec les conquérants anglais, jusqu'au jour où ces derniers, estimant qu'ils n'ont plus besoin de ménager des accords avec les sujets français qui occupent les meilleures terres de la colonie, procèdent à la déportation des habitants de la baie de Fundy. On apprend enfin que c'est Pierre Trudeau, en tant que premier ministre du Canada, qui a présidé à la désintégration régionale du pays. Cette dernière affirmation semble toutefois aller à contre-courant de l'argumentation développée plus tôt dans le chapitre où il est dit, à maintes reprises, que le Canada est une entité politique éclatée, balkanisée et divisée, à l'intérieur de laquelle chaque région est consciente de sa propre puissance économique.

L'un des objectifs de l'ouvrage était, par le recours à l'histoire, de témoigner de la réalité du Canada. À cet égard, les auteurs ont peut-être failli à la tâche. Ce diagnostic n'enlève rien à la qualité du livre mais oblige à nous interroger sur la réalité du Canada. En fait, chaque fois que les auteurs abordent la question du Canada ou des Canadiens, ils le font dans des termes flous et ambigus, ou pour avouer que le Canada demeure, à chaque moment de son histoire, un pays à construire. À maintes reprises, les paragraphes portant sur la formation du Canada apparaissent rajoutés au propos, un peu artificiellement. Souvent, on nous montre tout au long d'un chapitre à quel point cet espace politique qu'on appelle le Canada est une composition de fractions pour malgré tout conclure, comme s'il fallait y venir, à l'existence bien concrète d'un pays. Cette façon de procéder mène parfois à des contradictions. On écrit ainsi, à la page 443: «À la fin du XIXe siècle, les Canadiens ont le sentiment d'habiter un pays bien à eux. Ils ont développé une conscience nationale.» Et cinq pages plus loin: «Il reste encore à faire des mots Canadien et Canada des réalités cohérentes et significatives!» Comme les habitants et les dirigeants de ce pays, les historiens ont probablement de la difficulté à saisir la réalité du Canada. Formes poétiques et figures de style font souvent office d'explication.

Qu'est-ce que le Canada? Qu'est-ce qu'être Canadien? Un acte de foi? Une affaire de conviction personnelle? Des épinettes immortalisées dans un tableau de Tom Thomson? Des institutions, des programmes et des règlements? Une monnaie échangeable *a mari usque ad mare*? Des représentants qui figurent derrière une enseigne où apparaît le mot «Canada». Tous semblent encore chercher le noyau dur et le caractère fondamental de ce pays. Cette synthèse ne permet pas de les trouver. Elle pose plutôt lucidement le Canada comme un projet à réaliser, ce qui est une constante de son histoire. Voilà un mérite qu'il est important de souligner.